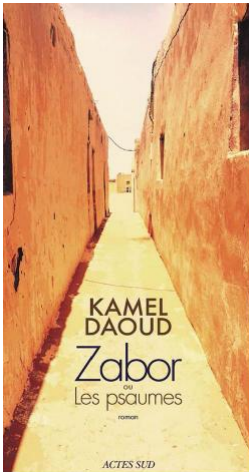


Kamel Daoud, *Zabor ou les psaumes*, Actes Sud, 2017

Par Achour Wamara



Ce roman est polygonal, avec en son noyau un déchirant hymne à la gloire de la langue... française, un hymne motivé moins par une quelconque adoration béate de cette langue que par dépit d'avoir été confronté dès la prime enfance à la sacralité de la langue arabe tout encerclée de barbelés pour tout ce qui touche au désir, à la femme, au corps. Aboukir, son village, est autant fermé, il n'a d'horizon que le cimetière Bounouila. Zabor perd connaissance dès qu'il franchit l'orée du village, comme s'il se heurtait à un mur à meurtrières.

Ce roman est à la fois conte par ses références à Robinson et Shéhérazade, une poésie par ses métaphores quoiqu'il abuse à notre goût du "comme", mais c'est aussi une sorte d'exégèse critique et inspiratrice des symboles et archétypes religieux, à l'exemple de Jonas, Joseph, ou Abraham. Le père de Zabor s'appelle Hadj Brahim, appelé le patriarche, boucher et riche de son état, égorgueur de moutons jusqu'à plus soif, au point de rendre Zabor végétarien

jusqu'à s'évanouir à la vue du sang. Ismaël, le prénom originaire de Zabor, est orphelin très tôt de sa mère dont il n'a pas beaucoup de souvenirs. Le boucher se remarie et fait beaucoup d'enfants. Zabor/Ismaël est accusé (à tort ?) d'avoir jeté son demi-frère dans un puits. La belle-mère exige son départ de la maison. C'est ainsi que Zabor fut logé (abandonné) dans une maison isolée en bas du village, accompagné de son grand-père mutique et sa tante Hadjer (Hagar ? Hidjr-Hégire ?), "vieille" et aimante célibataire.

Zabor ramasse en sa personne tous les thèmes de la marginalité : il n'est pas circoncis, ce qui le range dans la famille des "décapitées", ces femmes répudiées dont on n'aperçoit que les têtes posées sur l'appui des fenêtres comme sous la lunette d'une guillotine. Il s'éprend de l'une d'elle, Djemila qu'il veut sauver. Zabor a un timbre de voix bêlant de chèvre, un stigmat qui lui vaut les moqueries de ses pairs. Zabor est en quelque sorte l'élève de Poll, le perroquet de Robinson Crusoe sensé repeupler l'île de la variation d'une seule phrase, il est Robinson lui-même jeté dans ce village-île sans Vendredi autre que sa tante Hadjer qui le maternelle, mais surtout, de par son étrangeté, il prend la figure du fou du village auquel on prête toutes sortes de pouvoir de guérison et de prédiction.

Zabor quitte l'école à l'adolescence, dépit par la langue de l'école incapable de dire le monde tel qu'il le souhaite. Il dort le jour et vit la nuit. Il se met à apprendre la langue française pour pouvoir lire un livre de français trouvé par hasard chez lui. Une femme pulpeuse en orne la couverture. Pour l'adolescent qu'il est, la langue française s'identifie à cette femme dont il veut savoir l'histoire racontée dans le livre. Il devient ainsi autodidacte. La langue française se substitue à la langue arabe de l'école et de la mosquée, qui parle à la place de Dieu et ressasse les hauts-faits des héros de la guerre de libération, qui compte "beaucoup de mots pour les morts, le passé, les devoirs et les interdits, et peu de mots précis pour notre vie de tous les jours", une langue qui "mourrait comme un poisson hors de l'eau quand elle était hors des livres et de l'école, parce que [...] personne ne l'utilisait pour domestiquer l'éparpillement et l'invisible". L'arabe maternel, de sa tante Hadjer, de la rue, est, elle, moitié aveugle, elle n'a "de nuances que pour la faim, la jalousie ou les tissus des couturières d'Aboukir", ses mots frottés à la langue arabe littéraire "avaient l'air guindé de ces paysans arrivés à la ville, bègues et gauches, hésitant devant les vitrines". C'est sans doute ce bilinguisme bâtard qui fit surgir chez Zabor des crises fréquentes rappelant celle des possédés ou des épileptiques, crises qui "relevaient d'une affaire sérieuse et ancienne : la langue. Je me devais d'en découvrir une tranchante comme un jugement, ayant la précision d'une griffe mais aussi la patience d'une condensation".

D'où le mal du verbe de Zabor pour lequel il trouve remède avec extase dans la langue française, verbe venu de la mer, la langue du désir, du sexe, qui déshabille les corps, langue des nichons et du sexe touffu, la langue-femme, la langue qui s'ouvre sans tabou à l'amour, la langue qui parle

autrement du monde, une langue royale qui avait besoin d'un roi dont il veut prendre le sceptre et le trône. Dès lors, le Livre sacré n'est plus unique. Un cahier n'est pas un tapis. Le cahier n'est pas ce sachet de thé qu'est le talisman avec ses gribouillis.

La première injonction d'Allah fut "lis !" et non pas "écris !". Zabor s'en indigne. Lui, il va écrire. Et il écrira dans la langue française, langue qui guérit les agonisants et préserve, ô trahison, le prestige des anciens colons.

L'étrangeté de Zabor lui confère un don, celui d'être guérisseur par la vertu de cette langue apprise dans l'extase du désir. Comment ? Écrire les histoires des personnes, des lieux et des objets, qui ont le pouvoir d'atténuer la souffrance des malades, rallonger la vie des personnes. Au point que, quand une personne rencontrée au hasard d'une rue n'est pas inscrite dans un de ses cahiers dans les trois jours qui suivent, elle passe de vie à trépas dès que ce sursis arrive à terme. Il devient le dernier recours quand le médecin et l'imam sèchent avec leur science, transe ou exorcisme. Il est très souvent guidé par la voix de son chien intérieur, un ange-vigile. Abou Hourayra n'était-il pas inspiré par son chaton pour rapporter les hadiths du Prophète ?

Écrire donc pour sauver des vies, des vies suspendues à l'encre de sa plume, car "écrire est la seule ruse contre la mort". Shéhérazade raconte pour sauver sa vie, pas celle des autres femmes. Raconter ne suffit pas. Il faut écrire pour sauver la vie des autres, user du stylo pour couper la parole à la mort.

Voilà son père à l'article de la mort. On dépêche son méprisant demi-frère pour aller chercher Zabor le sauveur, ce demi-frère par qui le scandale du puits est arrivé et qui a causé son exil. Zabor est allé au chevet de son père moribond. La maison du père, de la marâtre et des demi-frères, est juchée sur la colline, au-dessus du village. Toute la famille l'y attend, honteuse de recourir à son don, elle attend qu'il écrive l'histoire de ce père mal-aimant pour le sauver. Va-t-il raconter son propre exode ou, rancunier, égorger d'un trait de plume ce père sacrificateur de moutons ?

Zabor n'a pu mener à terme l'histoire de son père qui meurt en laissant un héritage que les demi-frères s'arracheront sans lui. Meurtre du père par omission ? En tout cas, Zabor se libère. Il finit par enterrer ses cahiers au pied d'un caroubier, à l'abri des regards. Il rend ainsi le papier à sa source, l'arbre. D'autres sont déchirés en morceaux qu'il sème en psaumes à travers devant les regards compatissants des villageois et au grand dam de sa famille, qui trouvent là toutes les raisons de croire à sa déraison.

Ce roman plaide, en somme, pour le détachement, l'arrachement à une société sclérosée par des traditions liberticides, étouffée par une religion qui fait dans le commerce en préférant "la défaite du corps en échange d'un paradis". C'est un roman qui glorifie la femme, les livres contre le Livre, l'imagination que consacre la métaphore, l'écriture salvatrice, multiple et infinie contre le ressassement de la psalmodie fermée à l'innovation.

C'est un roman sur la liberté. Pour la liberté.

Achour Wamara

Octobre 2018